

La leçon de l'espion

Du même auteur

- Faux et usage de faux*, coll. « Littératures », Orizons, 2009
Du côté de l'ennemi, coll. « Littératures », Orizons, 2010
Filages, coll. « Littératures », Orizons, 2011
L'Horreur parturiente, coll. « Littératures », Orizons, 2012
Museum verbum, coll. « Littératures », Orizons, 2012
Zapping à New York, coll. « Littératures », Orizons, 2013
Proust, Maître d'œuvre, coll. « Profils d'un classique », Orizons, 2015
Épidémie, coll. « Littératures », Orizons, 2015
Le sexe est bohème, coll. « Littératures », Orizons, 2015
Eva et Maad, coll. « Littératures », Orizons, 2016
La jeune fille qui n'aime pas l'été, coll. « Littératures », Orizons, 2017
Dieu... ce Saharien ?, coll. « Littératures », Orizons, 2018
La leçon de l'espion, coll. « Littératures », Orizons, 2018

Lucette Mouline

La leçon de l'espion

 **Orizons**
2018

Dans la même collection, depuis 2012

- Patrick Denys, *Épidaure*, 2012
Pierre Fréha, *Nous irons voir la Tour Eiffel*, 2012
Jean Gillibert, *De la chair et des cendres*, 2012
Jean Gillibert, *À coups de théâtre*, 2012
Nicole Hatem, *Surabondance*, 2012
Didier Mansuy, *Facettes*, 2012
Didier Mansuy, *Les Porteurs de feu*, 2012
Lucette Mouline, *L'Horreur parturiente*, 2012
Lucette Mouline, *Museum verbum*, 2012
Bahjat Rizk, *Monologues intérieurs*, 2012
Dominique Rouche, *Œdipe le chien*, 2012
Antoine de Vial, *Obéir à Gavrinis*, 2012
- Éric Colombo, *Par où passe la lumière...*, 2013
Raymond Espinose, *Lisières, Carnets 2009-2012*, 2013
Henri Heinemann, *Chants d'Opale*, 2013
Lucette Mouline, *Zapping à New York*, 2013
Antoine de Vial, *Americadire*, 2013
Guy R. Vincent, *Séceph l'Hispéen*, 2013
- Jean-Louis Delvolvé, *Le gerfaut*, 2014
Toufic El-Khoury, *Léthéapolis*, 2014
Gérard Laplace, *La façon des Insulaires*, 2014
Andrée Montero, *Le frère*, 2014
Laurent Peireire, *Ostentation*, 2014
Michèle Ramond, *Les saisons du jardin*, 2014
Michèle Ramond, *Les rêveries de Madame Halley*, 2014
- Michel Arouimi, *Quatre adieux*, 2015
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Procès à la mémoire de mon ombre*, 2015
Dominique Capela, *La Gravité*, 2015
Patrick Corneau, *Vies épinglées*, 2015
Chantal Danjou, *Les cueilleurs de pommes*, 2015
Raymond Espinose, *Villa Dampierre*, 2015
Henri Heinemann, *L'Éternité pliée, Journal, Le Voyageur éparpillé*,
tome V, 2015
Henri Heinemann, *Et puis...*, 2015
Fanny Lévy, *Une existence au fil de son passage en ce monde*, 2015

A. Lichtenbaum, *Éphraïm égaré ou la justice des nations*, 2015
Lucette Mouline, *Épidémie*, 2015
Lucette Mouline, *Le sexe est bohème*, 2015
Max Memmi, *Les femmes de Jean*, 2015

Maurice Couturier, *Vers là d'où je viens*, 2016
Jean-Louis Delvolvé, *Octogénèse ou le sourire de Tagès*, 2016
Robert Havas, *Parlons rat*, 2016
Fanny Lévy, *Dieu compte les larmes des femmes*, 2016
Pierre-Jean Memmi, *La promesse*, 2016
Lucette Mouline, *Eva et Maad*, 2016
Robert Poudérou, *Quelqu'un*, 2016

Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Les miroirs ardents*, 2017
Caroline Barbier-Beltz, *La passion d'Isaac*, 2017
Monique Lise Cohen, *Métamorphose au ciel des solitudes*, 2017
Solange Combe, *L'Hôtel de Paris*, 2017
Chantal Danjou, *Les jardins d'essais*, 2017
Chantal Danjou, *Journal de la main*, 2017
Raymond Espinose, *Distances, Carnets 2012-2015*, 2017
Lucette Mouline, *La jeune fille qui n'aime pas l'été*, 2017
Mahmoud-Turki Khedher, *Les Funérailles de l'Éclipse*, 2017
Max Memmi, *On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans*, 2017
Lucette Mouline, *La jeune fille qui n'aime pas l'été*, 2017
Luisa Valenzuela, *Le masque sarde — Le profond secret de Perón*, 2017

Lucette Mouline, *Dieu... ce Sabarien ?*, 2018
Lucette Mouline, *La leçon de l'espion*, 2018

Pour la collection complète des publications « Littératures »,
depuis 2008, voyez en ligne : www.editionsorizons.fr

Pour parler

On peut poser des questions oiseuses. Ce sont celles qui s'entêtent même si elles vous ont un de ces airs passe-par-tout à décourager les plus éloquents. Alors allons-y.

On peut par exemple, se demander s'il est raisonnable ou même possible, en 2017, de proposer un récit concernant de près ou de loin le nazisme. Si ce ne serait pas faire preuve d'un immobilisme ou d'une inconscience également coupables. N'est-on pas saturé de ce thème éculé et de la tentation du goût morbide qui l'accompagne ? Il existe des bibliothèques entières sur le sujet. Mais calmons-nous, c'est plus compliqué. L'imagination obéit à des rituels dont l'enchantement ou l'emprise, fût-elle perverse, ne cesse jamais. Parmi eux, celui de l'épopée individuelle sur fond de désastre historique a gardé au fil du temps son prestige fantasmagique. Le rabâché a toujours la vie dure sinon il ne serait pas ce qu'il est. On s'en moque mais on se croirait ringard, demeuré ou sur la touche si on ne s'en occupait pas. Ne serait-ce que pour avoir la vanité de croire ou surtout donner à croire qu'on en a fait le tour depuis longtemps, même si, souvent, c'est loin d'être le cas. Ainsi, en matière de société, les choses s'arrangent pour qu'une sourde fascination continue chez tout un chacun de cheminer sous cape derrière la façade de ruines collectives sempiternellement revisitées. Tenons-nous le pour dit. C'est inavouable mais tout

aussi indéniable : il existe, dans l'imaginaire du passé, des lieux qui nous collent aux neurones, des épisodes que rien ne peut rendre fades ou seulement indifférents, dès lors qu'ils s'offrent courtoisement, hypocritement, sous les espèces d'une fiction plus ou moins élaborée. Ne faisons pas la fine bouche. Nous nous déclarons incorrigibles amateurs de frissons, prêts au pied levé à déguster sans réserve un breuvage dont le goût, la senteur, la couleur peuvent nous conforter dans notre identité. Nous y étanchons la soif figurative qui nous replace dans des enchaînements, des rétrospectives rassurantes pour notre stabilité, nous dotent en prime d'un œil universel, avec le coup de poing du réveil, hors du sommeil fatal des habitudes si proche de la mort.

En même temps que notre mère, l'Histoire est donc notre salut. Elle se montre aussi familière et secrète que celle qui nous a portés dans sa chair, balancés ensuite dans les avatars alternés et redoutables de la promesse ou de l'abîme. Fût-elle archiconnue ou même insipide, l'Histoire reste le réceptacle inépuisable de ces friandises imaginaires, de ces doux poisons. C'est que, comme une grande reine en haillons, elle brûle, elle assoiffe, elle tend ses philtres et ses bijoux, fourmille en breloques, en brimborions d'histoires, insignifiantes en apparence, mais non dépourvues de ce prêt-à-rêver dont le besoin nous tenaille un jour ou l'autre. Pour peu qu'elles soient authentifiées par une mémoire culturelle inoxydable, elles remettent en route cette machine à réinventer le réel qui fait partie de nos techniques de vie mentale. Cela durera aussi longtemps que le cerveau humain se reconnaîtra apte à engendrer des scénarios capables d'emporter l'espace, le temps, les formes, dans la direction planétaire d'un songe debout.

Quel rêve, cependant ? Levons les yeux autour de nous. Nous sommes immergés dans une pléthore d'évidences où le banal le plus lamentable devient vite le sensationnel. Encore faut-il supposer que ce dernier mot ne soit pas devenu pour nous privé de sens, qu'il ne soit pas réduit à un pur bruitage,

un de ces vacarmes silencieux, si nombreux à présent, qui rôdent autour de nos tympan sans franchir des tas et des tas de membranes cérébrales. Si c'est le cas, tant pis, dites-vous bien qu'on ne laisse rien tomber du médiocre qui fait loi. Sans y réussir complètement, peut-être, question d'habitude — les mots ont la rage de parler tout seuls — et à la limite qu'importe pourvu que tourne dans le vide la machine à brasser des phénomènes, des phonèmes ou des signaux — ne parlons pas de signes, le mot est devenu incompréhensible, il a quitté le dictionnaire depuis longtemps. Ce que nous disons est collé au réel, lequel n'est plus le support matériel d'une parole mais un contact sur lequel nous butons, éberlués de le trouver si proche. Mettons que nous n'ayons plus de sensations dignes de ce nom et que le rêve soit une espèce de panacée qui — ça tomberait bien — n'aurait pas besoin de mots, seulement d'emblèmes, d'icônes. Pourquoi pas, alors, les vignettes du passé ? En fait, toutes les images ne sont-elles pas passées ? Quel repos ! Et, chance, l'Histoire en est pavée.

De nos jours, l'Histoire, on n'en fait qu'une bouchée. Ou bien on ne s'en occupe que pour s'empresser de l'oublier. Pourtant, dans les écoles où cette matière n'est pratiquement plus enseignée, la période de la seconde guerre mondiale est sauvée du naufrage. Elle figure encore dans certains programmes. Pourquoi donc ? Est-ce à cause d'une proximité chronologique qui rendrait illogique voire indécent son gommage pur et simple, lequel, par contagion, nous traiterait en quantité négligeable, comme si nous étions, nous aussi, annulés ? Est-ce par goût latent de l'horreur et de la terreur, comme si ne suffisaient pas pour cela les attentats qui éclatent partout mais qui ont le tort d'être ni plus ni moins réels, c'est-à-dire de posséder un coefficient de vérité qui leur ôte la puissance d'imaginaire ranimée à grand peine par des commémorations essoufflées ? Est-ce au nom de la survie ultime et désespérée d'une intériorité vis-à-vis de laquelle nous restons sceptiques mais dont nous aimerions conserver le simulacre ainsi qu'une

momie ? En marge de ce fatras de questions sans réponse, ce qui prouverait qu'elles ne sont pas, elles, tout à fait inutiles, les récits continuent leur brillante carrière. Font-ils leur miel de ces hypothèses qui nous donnent l'impression d'être encore intelligents ? On ne sait. Ils continuent à exister, les récits, les anciens et les récents, et à foison, dans un tohu-bohu éditorial, mondial, commercial peut-être sans précédent bien qu'on ne soit pas sûr de battre là un record de plus sur la liste de ceux qu'on s'ingénie à briguer partout à mesure qu'on les dépasse. Trêve ou rêve de bavardages. Quand tout traîne et entraîne partout, qui s'acharnerait à justifier le récit omniprésent ?

En fait, aujourd'hui, le commencer ressemble à faire pénétrer une clé rouillée dans une serrure qui fonctionne avant qu'on introduise l'outil. C'est cette gratuité qui tient lieu d'action dès lors qu'il est vain de se lancer dans la quête des raisons d'être d'une démarche narrative, pas plus qu'on ne formule la question réglée d'avance de son soi-disant intérêt. J'ai décidé, une fois de plus, de m'y livrer. Comment pourrions-nous définir un but, revendiquer un sujet ? Pour qui raconte, disons pour celui qui a cette insolence ou cet aveuglement, l'appétit de sublimation lui tombant désormais du cerveau, il faut vivre avec un handicap que n'équilibre même pas l'éventuelle envolée d'un mysticisme lui aussi hors-course. La recherche d'un juste contrat avec le langage étant par définition obsolète, la mise en œuvre du récit en question semble ne pouvoir s'effectuer, à l'extrême rigueur, qu'au nom d'un minimum de présence à l'actualité que nous allons chercher, dans les journaux, les émissions TV, les magazines spécialisés, et pourquoi pas dans les programmes scolaires. Ce dernier parcours voudrait supposer que nous avons un quelconque goût pour la pédagogie, chose dont l'abus de cette pratique par des média super-intentionnés nous a guéris à tout jamais. Mais admettons. Ces sources ou ressources s'orientent vers ce qu'on a appelé autrefois inspiration et beaucoup plus tard, enjeu. Là encore, résignons-nous : le fondement qui en ré-

culterait serait des plus fragiles. Mieux vaut ne pas en parler. C'est-à-dire entrer dans le vif déjà bien amoché d'un sujet pour rien, un de ces faux sujets, pourvu d'un dosage convenable de vraisemblable, assaisonné de quelques efforts en direction d'appréciations énergiques mais sans acrimonie, pour suggérer une validité, fût-elle des plus incertaines.

Une histoire d'adolescents, voilà ce qu'il nous faut, voilà ce qu'aime l'époque. C'est complètement dans l'air du temps, et qui plus est, la faire se dérouler à l'heure du nazisme. Voilà un menu qui peut mettre en appétit ? Tentons l'aventure.

Première partie

L'Allemagne

Hans et Jorgen

Ainsi commencerait l'histoire.
Printemps 1940. C'est le moment où les nazis envahissent, entre autres pays, le Danemark. Là-bas, dans un village situé au nord de la frontière danoise pointons du doigt un officier qui fait partie de l'Abwehr, le célèbre service secret de renseignements de l'état-major allemand qui fonctionna en continu de 1925 à 1944 et dont la réputation aussi brillante qu'attristante est venue jusqu'à nous. Dans un climat de suspicion, le silence et la peur règnent sur le sol danois. Par l'intermédiaire d'un espion allemand à qui la région est depuis longtemps familière, ce gradé est sans cesse à la recherche de nouvelles recrues dans le cadre de la propagande nazie. Il veut dénicher des partisans, en somme du gibier intéressant. C'est dans ce cadre qu'il fait la connaissance de deux jeunes gens. Le récit débute sur ce lancement modeste mais limpide, on en conviendra.

Heureusement ou non, les choses se compliquent pour ce qui concerne leur identité. Encore nous est-il forcé de reconnaître que ce qui était complexe à l'époque offre pour nous des aspects bien ordinaires, si l'on admet que transposés de nos jours et dans des pays du Moyen-Orient ils seraient presque monnaie courante. Comme quoi l'Histoire joue des tours, fournit des accrocs au récit. Le temps avait déjà la manie de ces bizarreries lourdes de conséquences. Elle accouchait vo-

lontiers de ces espèces de monstres ethniques, phénomène qui ne nous étonne plus depuis que nous connaissons les brassages de populations, les barques des migrants naufragés, l'odyssée des tchéchènes, des ukrainiens. Cependant, à l'aube de la deuxième guerre mondiale, le retentissement de ces faits était bien différent. Des précisions de contexte s'imposent.

En effet, tous deux appartiennent à la nationalité danoise mais ils sont nés Allemands. Originaires de la région du Jutland du Sud, nos deux Danois ont vu le jour sur un territoire qui, au moment de leur naissance, faisait partie de la province nommée le Schleswig du Nord, région appartenant alors à l'Allemagne. On le voit : ces problèmes de répartition spatiale des humains sur le globe relevant de ce qu'on appelle aujourd'hui pompeusement la géopolitique situaient d'emblée ces deux individus en porte-à-faux par rapport à des repères biographiques traditionnels d'importance majeure à ce moment déterminé de l'Histoire. Par-là, les voilà déjà sans doute affectés d'une instabilité fondamentale. Le flou ne marque-t-il pas souvent, dès le berceau, des martyrs ou des génies ? Pourquoi pas des personnages ? Concrètement, puisque tout destin est devenu pour nous, dans une certaine mesure, rationalisable, disons que les circonstances de l'expansion nazie avaient engendré pour eux en matière d'origine une malfaçon, un écart entre un sol et un état, une existence et un régime. D'où la difficulté si l'on voulait parler de leur patrie, ce qui était assez d'usage.

En fait, les données que nous évoquons remontent à l'année qui avait précédé la date-clé de 1940. Les coulisses de l'Histoire, si l'on veut bien s'y promener, nous apprennent que, dès 1939, Hitler avait rencontré le nazi norvégien Quisling avec lequel il avait planifié l'invasion du Danemark et de la Norvège sa voisine. C'était une tractation qui ne manque pas de saveur quand on sait qu'elle reposait sur la mise en place pure et simple d'une stratégie dont les grosses ficelles font aujourd'hui sourire. On ne résiste pas au plaisir de rapporter

un de ces coups de pouce diplomatiques que notre monde moderne a banalisés car ils sont devenus pratique rodée dans un climat d'impunité acquise, de conscience tranquille. Ce n'était pas exactement le cas dans les années d'avant-guerre. Il faut donc relativiser notre recul face à ce qui pourrait se signaler comme le point de départ spectaculaire d'une intrigue romanesque. Le détail nous tomberait des mains. Mais, on l'a dit, le folklore historique nourrit volontiers les désirs blasés par une indigestion d'actualité. À propos de la domination allemande dans les pays scandinaves, on sait par exemple que le 8 avril 1940, prenant prétexte que la marine britannique commençait à miner les eaux côtières de la Norvège, l'Allemagne les avait envahis simultanément. Ils avaient été rapidement accaparés au terme d'une guerre-éclair. Cette conquête menée tambour battant avait eu un retentissement profond sur les jeunes Danois qui nous occupent. Tous deux, enthousiasmés par cette invasion, subjugués par l'avancée irrésistible des Allemands qui se dirigeaient vers les Ardennes, avaient applaudi aux prouesses de la Luftwaffe.

On se demandera peut-être en vertu de quelle naïveté une réaction de ce genre avait pu se faire jour dans des esprits normaux ? Ce serait omettre bon nombre de facteurs que la réflexion nous suggère. S'agissait-il d'un réflexe d'admiration enfantine ? D'un choc ou d'un événement spectaculaire déterminant pour des témoins étroitement concernés ? De l'instinct prémonitoire chez eux d'un avenir de grande ampleur où ils auraient peut-être un rôle à jouer ? On rentre parfois dans un monde parce qu'il nous happe au passage plus que pour l'avoir choisi. Le pragmatisme d'aujourd'hui nous enseigne cette humilité. Plus historiquement, se pouvait-il que ces deux jeunes Danois aient plus ou moins senti qu'entre l'Allemagne et les démocraties occidentales s'engageait un bras de fer sans merci et que, puisqu'une guerre si bien partie continuerait, il y aurait entre l'Allemagne et le pays envahi un vainqueur et un vaincu ? Qu'ils voulaient être avec le gagnant, lequel ne faisait

pas de doute ? Il arrive qu'un roman bâtit ainsi la légende d'une prémonition. Et de toute façon, narrer ne consiste-t-il pas à rendre plausible et fréquentable, un incommode réseau d'hypothèses qui président à un tissage de destins au sein desquels il faut bien distribuer des responsabilités ?

Peu importe la réponse. Ce qui compte au seuil de ce récit, au nom de ses conditions de lecture telles que les envisage la lucidité d'un narrateur, c'est malgré tout de souligner qu'avec ces idées bien arrêtées sur l'efficacité de l'expansion allemande, les deux Danois étaient loin d'être des individus exceptionnels. Il s'agissait d'une question idéologique qui s'était répandue dans tout le nord de l'Europe. La doctrine du national-socialisme avait fait des adeptes au Danemark, particulièrement au sein de la jeunesse. Durant les débuts de sa version allemande, il n'avait rien du fanatisme farouche qui en a fait par la suite un véritable monument historique. C'était plutôt une volonté de changement radical. L'idée nouvelle apparaissait comme un mouvement révolutionnaire, une vision de la politique centrée sur l'idée de liberté et d'abord de libération. Dans cette perspective, il ne faudrait pas s'étonner que beaucoup de jeunes Danois se soient figuré Hitler sous les traits d'un réformateur moderne, le possible fondateur d'un monde réinventé. S'ajoutait à cet espoir le chant des sirènes communistes qui paraissaient si vivantes qu'elles semblaient porteuses d'une révélation. On comprend aisément que petit à petit, pénétrés d'idéal égalitaire et émancipateur, rendus volontiers euphoriques par des déclarations prometteuses, nos deux protagonistes se soient montrés d'emblée acquis à la cause nazie.

En outre, il était facile à ce moment-là de rassembler, au moyen d'un syncrétisme philosophique assez louche mais tentant, des conceptions qui avaient en commun le souhait du rayonnement populaire par la force et l'égalité dans l'excellence. Le parcours, quelles qu'en fussent les étapes, peut-être assez confuses dans l'esprit même des intéressés, devait

conduire à la création magistrale d'un peuple régénéré. Si l'on se rappelle qu'en Europe, certains intellectuels eux-mêmes avaient été nombreux à s'avouer incapables de rendre transparents à leur pensée leurs rapports à l'hitlérisme, on ne sera pas surpris d'imaginer que deux adolescents danois n'aient pas, pour leur part, réussi à les démêler. Ce fait serait à signaler pour valider l'évocation de personnages auxquels on pourrait reprocher de prendre appui sur des conceptions fumeuses au mépris des scrupules de notre sacro-saint esprit positif.

Ce sera tout pour le fond de décor. Il est évident que le récit s'attachera davantage à concevoir une installation de ses acteurs dans une existence pourvue d'un milieu et d'un enjeu. Dès lors, on pourra les imaginer par exemple vivant et travaillant à Hambourg, ville portuaire active et très peuplée, d'importance majeure grâce à sa situation privilégiée sur la Baltique. Il était probable que cet ensemble de circonstances matérielles finirait par avoir sur de jeunes Danois comme les nôtres, une influence déterminante. En effet, le long de la chaîne où se succèdent les épisodes d'une vie, il arrive que survienne chez certains individus, en raison d'une sorte de catalyse des éléments de la psyché collective, un désir de s'orienter dans une certaine direction qui va décider bientôt totalement de l'avenir mais reste parfois en-dessous du seuil de la conscience. Est-ce ainsi que fut inspiré aux deux Danois, pendant les tumultueuses années de leur adolescence, le souhait de s'engager dans l'armée allemande ? Avaient-ils entrevu à travers cette perspective la possibilité de s'insérer dans une réalité sociale et politique que les idéologies régnautes rendaient absolument incontournable ? N'y avait-il pour ces candidats à un futur défini que la solution de l'enrôlement pour donner forme à un avenir ? Il est facile de rappeler que la carrière militaire était restée et dans une certaine mesure demeure actuellement dans certains pays pauvres, le Bangladesh par exemple, la seule issue possible. Là-bas, de nos jours, des jeunes de dix-huit à trente ans passent des sélections pour

entrer dans l'armée anglaise et se mettent ainsi, y compris leur famille, à l'abri des soucis financiers.

Il est vraisemblable que dans ces conditions nos Danois avaient pris contact avec des chefs de l'armée allemande. Mais leur première démarche se solda par un échec. On refusa de les intégrer au motif que leur situation, jugée trop compliquée n'était pas considérée dans un premier temps comme étant du ressort de l'autorité militaire. Un récit a les ratés qui le stimulent, embûche de narrateur-stratège vite surmontée. Alors s'ouvre une deuxième perspective qui ne va pas tarder — l'anticipation rassure — à devenir décisive. Il leur est suggéré que leur cas pourrait plutôt intéresser l'Abwehr. L'histoire tient le bon bout. C'est vers cet organisme qu'ils vont finalement s'orienter. Au moment où commence leur rencontre avec cette structure qui domina tellement l'histoire allemande de l'époque, le grand coup de dés du futur est jeté. Mais c'est égal, nous savons à peine de qui on s'occupe que déjà une trajectoire s'amorce. On a du mal à imaginer des événements sans créatures en chair et en os saisies dans le feu de l'action. N'ayons pas peur de le dire : le lecteur aime prendre les narrateurs en flagrant délit de ce qu'ils sont, des inconscients ou des mystificateurs. Il aura probablement mis au compte de quelque finasserie quelque peu farceuse ou d'une coquetterie mal placée le fait d'avoir, depuis le début, passé sous silence la présentation, pourtant traditionnellement indispensable, des personnages dont il l'a copieusement entretenu. Il n'aura même pas besoin pour cela de rameuter à sa mémoire les souvenirs scolaires des scènes d'exposition dans les pièces du théâtre classique. Il aura raison d'interroger un manque. Il a toujours raison : transition naturelle qui nous fait dire venons au fait.

Voici le moment de dresser le portrait des protagonistes en question. Aux autorités de l'armée, l'un d'eux des deux garçons avait déclaré s'appeler Hans Schmidt, un nom semi-danois, semi-allemand.